

Deux rideaux de cheveux, le menton relevé et, sous les verres teintés, l'œil gauche rivé sur l'objectif (l'ombre dissimule le droit, celui qui ne voit pas). Un léger sourire aux lèvres, un brin narquois. Sur cette photo de 1974, choisie pour la couverture de l'édition française de *Deux ou trois choses dont je suis sûre*, Dorothy Allison a 25 ans et pose «avec une amie» non identifiée qui la surplombe seins nus. Ce n'est pas sa poitrine à elle, pourtant l'écrivaine paraît prendre la nudité à son compte – elle la porte, littéralement, sur ses épaules. Allison s'est elle-même toujours beaucoup dévoilée dans ses textes, n'imaginait pas, ne pouvait pas faire autrement. Militante féministe pro sexe, lesbienne, issue d'un milieu prolétaire «white trash», elle a parlé pornographie et gode-ceinture, mais aussi littérature et misère sociale, dans des essais parfois rieurs, parfois bouleversants, qu'on peut lire dans le recueil *Peau* (Cambourakis, 2015). Ses deux romans prennent racine dans le vécu (le premier surtout, *L'histoire de Bone*, traitait du viol d'une enfant par son beau-père). Œuvre de chair, de peau et d'os, où les histoires circulent comme des veines et vont droit au cœur. Dans cet ensemble, ce récit court et splendide tient en quelque sorte lieu de manifeste.

Loisirs créatifs

Avec son titre qui bombe le torse, on pourrait s'attendre à ce que Dorothy Allison nous explique la vie. Il n'en est rien car, pour commencer, il faut se dépêtrer avec la sienne. Mettons tout à plat. C'était en somme la demande de l'institutrice remplaçante, pleine de bonne volonté, lorsqu'elle proposa à ses élèves de faire leur arbre généalogique : « Vous pouvez faire des dessins ou même découper des images dans des magazines pour représenter les personnes – c'est comme vous voulez. » Ce jour-là, quand Dorothy rentra de l'école, sa mère montra peu d'enthousiasme pour les loisirs créatifs : « Elle veut que vous quoi ? » Tante Dot en rajouta une couche : « Elle est pas du coin celle-là, non ? » Et avec un sourire : « Je vois déjà tous les enfants inscrire le nom de Maman, puis le nom du premier papa puis le nom du deuxième papa. » Nous sommes à Greenville, en Caroline du Sud. Ça sent l'herbe coupée, la bière et l'huile de moteur. Les hommes vont en prison « comme les autres vont au lycée ». Les femmes tombent enceintes à 14 ans. Les pères disparaissent, les mères se débrouillent. Elles sont serveuses, « à allumer des routiers pour quelques piécettes ». D'autres mariages, d'autres enfants. Des morts et des questions qu'il ne faut pas poser. Si bien qu'on s'embrouille et qu'en famille, autant que dans la vie, il y a juste «deux ou trois choses» sur lesquelles on peut compter. Tante Dot encore, dont Allison partage le prénom et l'humour : « Bien entendu, ce ne sont jamais les mêmes choses, et j'en suis jamais aussi sûre que je l'aimerais. »

On ignore si, en CM1, la petite Dorothy composa finalement un arbre généalogique digne de ce nom, mais peu importe : avec ce livre en forme d'album, c'est un peu comme si elle avait rendu son devoir une quarantaine d'années plus tard. À la mort de sa mère, Ruth Gibson Allison, en 1990, la fille récupéra le tas de vieilles photos dans la boîte du salon et, forte de son expérience, put s'y remettre. Entre-temps, l'écriture et le militantisme lui avaient assuré un salut. Elle fut la première personne de sa famille à poursuivre des études supérieures. Elle participa à l'ouverture d'une librairie féministe, travailla pour une maison des femmes, fonda un collectif féministe-lesbian – les projets personnels vinrent après, une fois les étagères montées et les demandes de subventions envoyées. Au détour de *Peau* : « J'ai quarante-quatre ans, j'ai vieilli à l'image de ce que je voulais être – poignante, touchante, sexuelle et surprenante. » Généreuse, entière, besogneuse et fière. De la mauvaise graine qui sait d'où elle vient, le revendique et se reconnaît dans les instantanés ici épingle. « Ma famille ? Les femmes de ma famille ? C'est nous, sur ces photos prises lors des catastrophes minières, des inondations, des incendies. C'est nous, à l'arrière-plan avec nos bouches ouvertes, dans des robes imprimées ou des pantalons à cordon et des blouses sans col, laides et vieilles et éreintées. » Belles comme on peut l'être sur les images de Dorothea Lange.

Etagères montées

À la sortie de *Deux ou trois choses dont je suis sûre*, en 1995, le *New York Times* titra « La Roseanne de la littérature », en référence à la sitcom créée par l'humoriste Roseanne Barr qui mettait en scène une famille blanche de la classe ouvrière. La comparaison, semble-t-il, plaisait davantage à Dorothy Allison que William Faulkner. L'article citait aussi Flannery O'Connor et Harper Lee pour sa capacité à donner une langue au « Deep South », le Sud profond. C'était d'autant plus vrai avec ce texte initialement écrit pour la scène et joué dans plusieurs villes. Il fut révisé pour la publication en conservant la marque de l'oralité (la traduction de Noémie Grunenwald en épouse le souffle). Pour sa mère, pour ses tantes, Allison bonne héritière s'était fait porte-voix, prête-plume. « Je peux en faire une histoire de tout ça, de nous. Une histoire belle ou triste, drôle ou terrifiante. La maquiller de mythe, d'aura et d'amour. » Je sais raconter une histoire, et c'est également ce que dit ce regard de défi à la une : j'ai deux ou trois tours dans mon sac.

«Nous nous racontons des histoires afin de vivre», selon la célèbre formule de Joan Didion à laquelle on pense souvent à la lecture. Chez Dorothy Allison, plus exubérante que sa consœur californienne, plus sonore, il s'agissait de « survie ». « Dans les pires moments de ma vie, je me suis raconté cette histoire, l'histoire d'une fille qui a tenu tête à un monstre. En faisant ça, je construis quelque chose de magique en moi, de la magie à utiliser contre la malfaissance dans le monde. » De la pensée magique, une certaine intransigeance et, pour chacune, le coup double d'avoir mis l'Amérique en mots à travers soi. Même si ces deux-là n'ont rien à voir, elles se ressemblent.

Dorothy Allison *Deux ou trois choses dont je suis sûre* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Noémie Grunenwald. Cambourakis, 96 pp., 16 €.



Dorothy Allison avec une amie en 1974. (DR)